

Innovation et croissance - je t'aime moi non plus.

Par Guillaume Duval.
1,369 mots
1 juillet 2002
Alternatives Economiques
ALTEC
21
Français
(c) Alternatives Economiques - France. Tél: 33 (0)1 44 88 28 90.

Innovation technologique et croissance n'ont jamais eu de liens directs et mécaniques. Et la mondialisation de l'économie rend aujourd'hui ce lien encore plus difficile à concrétiser.

L'innovation technologique est le moteur principal de la croissance économique. Cette idée communément admise comporte une bonne part de vérité, mais, entre **innovation et croissance**, le lien n'est cependant ni direct ni mécanique. Pour que les potentialités théoriques de croissance que recèlent de nombreuses innovations puissent s'exprimer, il faut en effet des médiations économiques et sociales complexes. Les conditions politiques qui permettent de les mettre en place sont toujours difficiles à réunir. C'est encore plus vrai aujourd'hui, dans une économie mondialisée. D'où les désillusions qu'entraînent régulièrement les enthousiasmes prématurés sur les potentialités de telle ou telle innovation.

Un atout pour la croissance

Les raisons qui font que l'innovation technologique est potentiellement source de croissance sont de deux ordres. Tout d'abord, elle peut permettre de produire des biens ou des services déjà existants avec moins de travail humain. Cela a été le cas quand la presse de Gutenberg a remplacé le copiste, ou le métier à tisser Jacquart les métiers artisanaux antérieurs, quand le traitement de texte s'est substitué à la machine à écrire ou le courrier électronique au courrier papier...

Ces gains de productivité impliquent cependant généralement la mise en œuvre d'outils plus sophistiqués qu'auparavant. D'où une période d'adaptation plus ou moins longue pendant laquelle la mise en œuvre de ces outils n'entraîne pas les gains de productivité espérés. C'est ce qui explique, jusqu'à une période très récente, le fameux paradoxe du prix Nobel d'économie Robert Solow: « On voit des ordinateurs partout, sauf dans les statistiques. »

Quand ils sont au rendez-vous, ces gains de productivité sont, a priori, générateurs de croissance, puisqu'ils permettent avec autant de travail de produire davantage de biens et de services (les mêmes ou d'autres). Parallèlement, l'innovation technologique permet en effet également d'inventer des biens ou des services qui, jusque-là, n'existaient pas. La télévision, par exemple, s'est développée sans se substituer pour autant aux médias préexistants, journaux ou radios. Aujourd'hui, le génie génétique ouvre des possibilités totalement inconnues de « réparation » des corps, de création d'espèces nouvelles... Des perspectives tellement inédites pour l'activité humaine qu'elles suscitent (à juste titre) d'intenses débats sur les moyens d'encadrer sur le plan éthique ces usages nouveaux.

Une destruction créatrice

Mais entre ces gains de productivité, ou ces possibilités nouvelles offertes par telle ou telle innovation technologique, et la croissance, il y a un pas difficile à franchir. Tout d'abord, qui dit gain de productivité dit, au moins dans un premier temps, perte d'emplois. Les copistes ont tous perdu

leur travail à cause de Gutenberg; les progrès du tissage mécanique ont eu définitivement raison des canuts lyonnais, malgré leur révolte héroïque de 1831; le poinçonneur des Lilas a cédé la place à des tourniquets disgracieux; et, dans les campagnes, les foules de moissonneurs ont été remplacées par des énormes engins conduits par un seul homme. C'est la « destruction créatrice », décrite par l'économiste Joseph Schumpeter. Même si c'est la rançon du progrès, cette situation remplit rarement de joie ceux qui sont directement concernés. L'innovation menace aussi une partie des entrepreneurs: la mise en œuvre de ces nouvelles technologies augmente en général l'intensité en capital des entreprises et ceux qui n'ont pas accès à cette ressource rare se retrouvent exclus du marché.

Salariés licenciés et entrepreneurs acculés à la faillite mènent régulièrement des batailles très dures contre les innovations techniques. Ned Ludd a ainsi donné son nom à un puissant mouvement populaire, le luddisme, en détruisant en Angleterre en 1779 des machines à fabriquer des bas en coton. On aurait tort de croire cependant que cette résistance acharnée relève uniquement d'un passé révolu. Même si elle s'exprime généralement de façon moins violente aujourd'hui, cette opposition à l'innovation reste encore le fondement des politiques qui visent à limiter la substitution capital-travail.

Ceux qui défendent ces idées couvrent d'ailleurs un spectre politique étonnamment large. Il va de la gauche de la gauche, qui veut détaxer le travail pour, à la place, taxer les machines, jusqu'à la droite la plus libérale qui se contenterait, elle, d'abaisser le coût du travail, quitte à mettre la protection sociale en danger. Dans un contexte de chômage de masse, cette volonté de freiner le progrès de la productivité peut, dans une certaine mesure, se comprendre. Mais, outre qu'elle oblige des hommes et (surtout) des femmes à continuer de réaliser des tâches souvent pénibles et répétitives qui pourraient être assurées par des machines, elle empêche la société de profiter de l'avantage potentiel qu'offre l'innovation technologique en termes de croissance.

Un ajustement de plus en plus complexe

Les gains de productivité sont en effet en théorie le seul moyen d'accroître la rémunération du travail sans diminuer les profits des entreprises. Mais en déséquilibrant le marché du travail, ils concourent généralement, dans un premier temps, à abaisser les salaires dans les secteurs concernés. Le partage équilibré entre salaires et profits, entre offre et demande, des gains de productivité liés à l'innovation ne résulte que très rarement des ajustements spontanés des marchés. D'où, souvent, de graves crises de surproduction. Dans l'entre-deux-guerres, par exemple, c'est au moment où l'automobile, la pétrochimie, l'électricité, la téléphonie et la radiophonie commençaient à combiner de manière spectaculaire leurs effets pour transformer en profondeur les façons de vivre et de produire, que le monde développé a connu sa crise économique la plus grave et la plus durable. Il n'est parvenu à en sortir qu'à l'issue d'une guerre mondiale particulièrement meurtrière, en mettant en œuvre de puissants mécanismes non marchands, à travers l'Etat-providence, afin de stabiliser le niveau de la demande globale.

Aujourd'hui encore, l'ampleur du fossé numérique et des inégalités de revenus au sein des pays du Nord, comme la faible solvabilité de nombreux pays du Sud freinent le déploiement des technologies nouvelles à l'échelle du monde (même si leur vitesse de diffusion au sein du monde développé est rapide). Et empêchent les potentialités fantastiques des révolutions technologiques en cours de se traduire par une croissance forte et durable à l'échelle de la planète.

L'impact territorial des innovations

Par rapport aux révolutions technologiques antérieures, l'ajustement entre une offre dopée par l'innovation et une demande suffisante est au contraire aujourd'hui encore compliqué par la mondialisation de l'économie. En effet, les innovations technologiques accompagnent de puissants déplacements de pouvoir et de richesses entre régions. Le métier Jacquart et la machine à

vapeur sont indissolublement liés à la montée en puissance de l'Angleterre, tout comme l'automobile, la chimie et l'électricité ont permis à l'Allemagne de rattraper le peloton, tandis que l'électronique a contribué à placer le Japon dans le peloton de tête des pays développés.

L'innovation technologique a des effets très différenciés en termes territoriaux. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, le fait que l'économie mondiale soit fractionnée en économies nationales, certes interconnectées, mais malgré tout protégées, rendait cependant possible l'éclosion parallèle en différents points du globe d'entreprises exploitant les nouvelles technologies. L'industrie automobile s'est développée aux Etats-Unis, en Allemagne, en France, en Italie, au Japon... Il en a été de même pour le matériel électrique, la chimie... Aujourd'hui, rien de tel: dans l'économie mondialisée, il suffit d'un Intel, d'un Microsoft et d'une Silicon Valley. L'impact territorial inégalitaire de l'innovation se trouve démultiplié. Même si une nouvelle rupture technologique peut rapidement remettre en cause les positions acquises, la logique spontanée du marché est désormais celle du winner take all, le gagnant ramasse la mise. Pas facile, dans ces conditions d'instabilité et de polarisation, d'obtenir une croissance forte et durable à l'échelle de la planète.

Document altec00020020630dy7100007